

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Norbert VIATTE

A propos de l'honneur

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1937, tome 36, p. 75-77

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

A PROPOS DE L'HONNEUR

Longtemps, je me suis demandé comment je présenterais aux lecteurs des « Echos » l'admirable conférence sur « l'Honneur dans la Littérature Française. » Monsieur Bouchardy a procuré à ses auditeurs une de leurs plus pures joies littéraires et dont le rayonnement, c'est ma faute j'en conviens, dépasse ce qu'en pourrait faire deviner ce compte-rendu trop étriqué. Heureusement, Montaigne que nous étudions présentement en classe, rappelle que « c'est témoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avalée : l'estomac n'a pas fait son opération, s'il n'a fait changer la façon et la forme à ce qu'on lui avait donné à cuire ». Il vaudra mieux alors, même si c'est mal fait, et si tout le charme de la causerie s'est évanoui, montrer ce que l'on en a gardé : ce qui, pour notre esprit, est devenu chair et sang.

Car il ne s'agit pas d'un problème strictement littéraire ou d'une matière à dissertation : il y a toute une part de notre humanité qui se trouve engagée par les questions que pose l'honneur ; et un véritable humaniste (tel que je désire voir mes élèves — et c'est un peu pour eux que je parle) se doit de ne pas y être insensible.

L'honneur n'est pas nécessairement du seul présent. Il lui arrive de posséder en nous (peut-être Alfred de Vigny en est-il le cas typique) une sorte d'assise géologique. « Les enfants des héros, disait déjà La Bruyère, sont plus près de l'être que les autres hommes ». Il semble que les descendants d'une race dont les ancêtres tiennent rang parmi les « grands de chair » pascaliens, ont en mains plus de titres et, pour ainsi dire, de multiples points de contact à toute une histoire humaine, et cela, non seulement si l'on se tourne vers le passé, mais certainement à ne regarder que les choses présentes. L'héritier d'une « Famille » ou d'une « Tradition » a déjà, acquise, une sorte de domination. Il est porté plus

haut que tous les autres par l'éducation même de sa race qui fleurit en lui. Ceci semble donner la note juste à cet honneur qui vient de la Tradition : il ne se transmet pas comme une fortune, mais il acquiert sa plénitude quand l'homme n'a point dégénéré, qu'il n'a pas déchu réellement de ce rang où l'a porté la vague de ses ancêtres. « Pour ressembler à nos pères, il faut être autres », affirme Toepffer, indiquant par là qu'il y a entre l'honneur conquis par les ancêtres et celui qu'ils nous transmettent et à qui il faut être fidèles une essentielle diversité, car les circonstances et les lieux changent le point de jaillissement de notre honneur personnel.

Mais il n'est pas le seul possible cet honneur qui se guide grâce au souvenir qu'il entretient de son passé. Beaucoup parmi les jeunes, ou les « nouveaux », tiennent à donner à leur propre honneur le caractère le plus profond de l'œuvre d'art : la création. On exige maintenant qu'il ne soit fait d'aucun héritage ; on veut pouvoir lui donner le reflet unique de la plus intime personnalité, en même temps que ce rayonnement dans l'espace où il communiquerait à l'époque que nous vivons une splendeur bien différente de celle où les siècles ne se distinguaient que par des sortes de chefs naturels. C'est ici peut-être l'honneur d'un Pierre Hamp, l'honneur aussi des Stakhanovistes : toute la personne ne trouve à s'exalter que dans son opération, dans le fameux labeur journalier qui ne conserve plus rien de la hiérarchie qu'avaient distinguée nos ancêtres. Le « Travailleur » devient ainsi le seul noble ; le travail, et non point « l'ouvrage bien faite », hélas ! devient l'unique sujet de gloire.

Quoi qu'il en soit du ton sur lequel on célèbre de nos jours la beauté du travail (avouons que ce ton est souvent déplaisant, surtout quand il méprise par trop les vertus de l'esprit), il faut prendre garde à ne pas blesser un sentiment très humain qui pourrait abriter la légitime fierté dont tout le monde, et les pauvres et les humbles davantage, a besoin pour vivre. Je dénoncerais, dans l'exaltation du travail, une volonté d'ostentation où l'honneur risque fort d'être

commandé plutôt qu'éprouvé réellement. Ainsi fabrique-t-on les idoles, vides et vaines en elles-mêmes, mais qui ont cet énorme et criminel avantage de pouvoir être gonflées de n'importe quelle passion humaine. Nous commençons à comprendre qu'il n'y a rien de moins humain, et qu'un tel honneur risque de se retourner terriblement contre l'homme.

Il n'y a de vrais sentiments humains, et promis à l'immortalité, que ceux qui naissent de notre âme. J'imagine, quand le travail de mes élèves me rend optimiste, une belle fierté naissant de leur invisible cœur (si seulement on s'apercevait davantage qu'il existe !) et rayonnant de ses fibres les plus jalousement secrètes. Toutes choses autour de nous, et même le thème latin (pourquoi même ?), prendraient un visage familier à la fois et éloquent. Car nos œuvres deviennent si naturellement des intermédiaires vivants, et tout ensemble tendres et doux. Un Chrétien, avec simplicité, y voit la marque de sa royauté qu'il inscrit partout dans la nature, car il en est « maître et possesseur » de par le mystère de sa création, et non seulement, comme le voulait Descartes, parce qu'il la peut asservir à sa propre utilité.

Mais pour tant de gens auxquels on a tout pris, à qui on a enlevé toute possibilité d'espérer en quoi que ce soit qui les grandisse ou même qui les purifie, il ne reste plus que le pauvre travail de leurs mains (et tout à coup je pense à la prière ignorée qu'ils formulent peut-être, par leur souffrance, à un Dieu inconnu, en ce cri que l'Esprit-Saint met sur les lèvres de David : *Opera manuum tuarum ne despicias*) qui puisse les convaincre visiblement qu'ils ne sont pas réduits à rien, qu'ils ont encore un rôle, et qui sait ? une utilité au milieu de leurs frères. C'est ainsi que le travail traduit un besoin de grandeur ; mieux, il peut être dans certains cas une imprescriptible exigence de la dignité humaine. Mais ceci me ramène à ce que j'ai essayé de dire plus haut, que le véritable honneur naît du cœur de l'homme, de ce cœur le plus profond où lui-même n'accède que par la foi en une réalité qui n'est autre que l'Image et la Ressemblance de Dieu.

N. VIATTE